

***L'Introductio sive medicus* du Pseudo-Galien
dans le Haut Moyen-Age latin:
problèmes d'édition posés par la tradition indirecte**

CAROLINE PETIT
University of Exeter

L'objet de la présente étude est de mettre en évidence les rapports du texte grec de l'*Introductio sive medicus* pseudo-galénique¹ et de sa traduction latine ancienne, connue depuis l'édition qu'en a donnée Daniel De Moulin² en 1964. Précisons d'emblée que le terme de « traduction » ne s'impose pas nettement, dans la mesure où les textes latins que nous prendrons en considération paraissent composés à partir d'une traduction du texte grec pseudo-galénique, mais ne se limitent pas à un calque de ce dernier. La refonte (et le pluriel serait plus prudent) de la traduction latine complique les relations que l'on peut établir entre elle et son modèle grec. De nombreuses traductions anciennes (en général datées de la fin de l'Antiquité) ont déjà été étudiées par les spécialistes, tant latinistes qu'hellénistes : il s'agit principalement des traductions d'Oribase et d'Hippocrate, auxquelles il faut ajouter les adaptations de la gynécologie de Soranos³. Les comparaisons déjà effectuées montrent que les rapports entre modèle

¹ Texte dont je viens de donner une édition en thèse de doctorat : « Edition critique, traduction et commentaire de l'*Introductio sive medicus* du Pseudo-Galien », sous la direction de J. Jouanna, soutenue le 27/11/2004, Université de Paris IV-Sorbonne (à paraître dans la CUF, Les Belles Lettres, Paris). Ce n'est pas le lieu de présenter ce texte encore trop peu connu malgré son importance pour l'histoire de la médecine ; on trouvera une présentation d'ensemble des résultats de notre recherche sous forme de « Position de thèse » dans la *Lettre d'informations du Centre Jean Palerne* (2005). La présente étude est la version remaniée d'une partie de mon commentaire ; celui-ci doit beaucoup aux contributions spontanées de M. le Professeur K.-D. Fischer, qui m'a fait bénéficier de documents et de travaux inédits, ainsi que de M. le Professeur A. Ferraces Rodriguez, qui m'a fourni un premier état de son édition de la traduction latine ancienne. Qu'ils en soient très sincèrement remerciés. Je souhaite aussi remercier M. le Professeur D. Langslow d'avoir bien voulu relire la version définitive de cet article.

² D. DE MOULIN, *De heekunde*.

³ Après les travaux pionniers de H. MOERLAND sur l'Oribase latin, renouvelés par les récentes analyses philologiques de I. MAZZINI/ N. PALMIERI (« L'école médicale de Ravenne ») et de D.R. LANGSLOW en rapport avec la traduction latine d'Alexandre de Tralles (« Die lateinische Übersetzung der *Therapeutika* des Alexander von Tralles » et « Linguistic 'highs' and 'lows' in late Latin medical texts »), on peut citer

et traduction sont similaires : on constate en premier lieu une littéralité certaine des traductions anciennes, qui les rend souvent précieuses pour l'édition du texte grec dont elles descendent ; mais cette littéralité originelle est tout aussi souvent tempérée par le fait que le texte antique d'origine est adapté – que ce soit par le traducteur lui-même ou par un intervenant ultérieur – à un public nouveau qui n'est pas forcément cultivé, ne connaît pas le grec, et dont les centres d'intérêt sont différents de ceux du lectorat d'origine.

Dans la lignée de ces recherches, il nous a paru intéressant d'aborder la question des rapports entre l'*Introductio sive medicus* et sa traduction ancienne, à la lumière des données nouvelles de l'histoire du texte du Pseudo-Galien d'une part, et des dernières découvertes concernant le texte latin d'autre part, puisque rien n'a été publié sur le sujet depuis la parution de l'édition – au demeurant incomplète – de Daniel De Moulin.

Le point de vue est celui d'une helléniste et il sera donc surtout question des problèmes posés par cette partie de la tradition indirecte sous le rapport de l'édition du texte grec, et non des problèmes de datation et d'interprétation du texte latin lui-même. En outre, il ne saurait s'agir d'une étude exhaustive de ces rapports, dans la mesure où l'état du texte latin lui-même laisse fortement à désirer. On a donc voulu simplement attirer l'attention sur les caractéristiques majeures de la traduction ancienne, en l'attente d'une édition de celle-ci, l'horizon demeurant pour nous de parvenir à une meilleure connaissance et compréhension de l'*Introductio sive Medicus* du Pseudo-Galien.

L'on s'intéressera donc successivement aux contours et limites de la traduction ancienne de l'*Introductio sive Medicus*, puis aux aspects favorables de celle-ci en vue de l'édition du texte grec, et enfin au problème des divergences entre la traduction et son modèle grec.

parmi les études les plus nettes sur ces traductions anciennes celles de I. MAZZINI (« De observantia ciborum », 1977 - et sa réédition de 1984), M.E. VÁZQUEZ BUJÁN (« Compréhension, traduction, adaptation », *El De mulierum affectibus*, « Problemas generales), et A.M. URSO pour les traités gynécologiques inspirés de Soranos : « Procedimenti di riscrittura », « Riscrittura di Sorano ». La question des traductions et commentaires ravennates de Galien a suscité une bibliographie trop abondante pour que l'on tente de la rappeler ici (voir par exemple N. PALMIERI « Survivance d'une lecture »). En ce qui concerne les contributions des hellénistes sur les rapports de la version latine avec le texte grec hippocratique, en dehors de rares dissertations anciennes comme celle de J. WENZ, *Quaestiones grammaticae*, les analyses de R. Joly (« Les versions latines du régime », 1975) et de C. MAGDELAINE (« La *translatio antiqua* ») sont particulièrement éclairantes. Sur l'intérêt des traductions latines en général pour l'édition d'Hippocrate, voir J. JOUANNA, « Remarques ». Enfin, pour la bibliographie des traités de phytothérapie traduits du grec en latin, on se reportera aux notes d'A. FERRACES RODRÍGUEZ dans « Una fuente desconocida ».

LA TRADUCTION LATINE ANCIENNE DE L'INTRODUCTIO SIVE MEDICUS : SOURCES DISPONIBLES ET PLACE DANS LA TRADITION DU TRAITÉ

Extension de la traduction latine ancienne :

Rappelons l'essentiel sur cette traduction : on dispose d'un manuscrit donnant la traduction de la fin du traité, mais aussi de divers échos (plus ou moins nets) d'autres parties de la (même ?) traduction dans les textes médicaux latins médiévaux.

C'est une découverte du chirurgien néerlandais Daniel De Moulin dans un manuscrit célèbre, l'*Augiens*. CXX conservé à Karlsruhe, qui a donné lieu, en 1964, à la publication des chapitres XVII-XX d'une traduction latine ancienne de l'*Introd. sive medicus* du Pseudo-Galien. Ces quatre derniers chapitres couvrent la partie chirurgicale du traité. Depuis, M. Fischer a ajouté à cette première moisson deux découvertes non moins importantes : d'abord, le fait que le même manuscrit de Karlsruhe contient non seulement les ch. XVII-XX mais aussi le ch. XVI consacré aux maladies des yeux (non aperçu et non édité par De Moulin) ; ensuite, l'existence d'un second (court) fragment de la même traduction dans un manuscrit de Vienne (*Vindobon. lat.* 68, Xe s.), qui contient le tout début du même ch. XVI sur les maladies des yeux⁴. Je rappelle que cette traduction, qui a certes dû être altérée par les aléas de la transmission des textes, est écrite dans un latin passablement obscur ; elle pourrait être datée des Ve-VIe s. de notre ère, comme la plupart des autres traductions anciennes déjà connues⁵. En ce qui concerne le lieu et le milieu dans lesquels elle a pu être effectuée, on ne dispose absolument d'aucune information, en dehors du fait que le manuscrit (*Augiens*. CXX) lui-même provient sans doute d'Italie du Nord⁶.

En fin de compte, il s'agit d'une traduction couvrant à peine 25% du texte grec ; c'est à la fois peu et beaucoup pour l'éditeur. Mais on peut désormais ajouter à ce premier et principal témoin⁷ quelques compléments importants. L'*Introductio*

⁴ Voir A. BECCARIA, *I codici*, pp. 106-108. Egalement, E.A. LOWE, *The Beneventan script*, vol. 2 p. 171 ; M.F. DRABKIN, « Select pages », p. 419.

⁵ Nous remercions M. le Professeur Fischer de nous avoir donné son opinion sur la date de la traduction, bien que selon lui il soit absolument nécessaire de demeurer très prudent sur ces matières.

⁶ Voir A. BECCARIA, *I codici*, pp. 214-217. Sur ce manuscrit, voir aussi V. ROSE, *Anecdota graeca et graeco-latina*, II, pp. 170-171, 171-172, 174, 177-178 ; Id., *Verzeichnis der lateinischen Handschriften der kgl. Bibl. zu Berlin*, I, vol. 3, Berlin, 1893-1919, p. 374 ; J. HEEG, *Pseudodemokritische Studien*, n. 4, p. 5-12 ; K. SUDHOFF, « Die pseudohippokratische Krankheitspronostik », pp. 81 et 89 ; H. E. SIGERIST, *Studien und Texte*, p. 39 ; et L.C. MACKINNEY, « Medical ethics and etiquette », p. 12. Plus récemment, K.-D. FISCHER, « Der *Liber medicinalis* des Pseudo-Demokritus », p. 47.

⁷ Dans le cadre de cette étude, nous ne tenons pas vraiment compte du manuscrit de Vienne, qui ne contient qu'un court fragment.

sive *Medicus* a en effet probablement été utilisée dans la composition d'ouvrages plus tardifs comme les *Quaestiones Medicinales* du Pseudo-Soranos⁸ et le *Liber Passionalis*⁹, et peut-être sommes nous, avec ces textes latins, sur les traces d'une traduction complète perdue. Le rapprochement de l'*Introductio sive Medicus* avec les *Quaestiones Medicinales* n'est pas nouveau : il a déjà été effectué par E. Issel dans sa thèse¹⁰, sur la base de l'édition de Valentin Rose et des compléments apportés par Hermann Stadler. Les fragments du *Liber passionalis* en revanche nous ont été communiqués par M. Fischer d'après sa transcription personnelle du manuscrit de Saint-Gall, et nous le remercions vivement de sa généreuse contribution. Voici un tableau récapitulatif des passages concernés :

<p><i>Lib. Pass. XLVIII De ydropicis (Fischer) : Ydropicorum species sunt quatuor. Id est ascitis. Timpanitis. Yposarcha. Secundum yppocratem sunt duo. Ascitis et timpanitis. In asciten plus est aqua quam spiritus. In timpaniten autem plus est spiritus quam aqua.</i></p>	<p><i>Introductio s. med., Petit p. 56 (= K. 746):</i> Ἰδρώπων δὲ τριπτὸν εἶδος κατὰ τοὺς νεωτέρους, ὁ μὲν ἀσκίτης, ὁ δὲ τυμπανίτης, ὁ δὲ ὑποσαρκίδιος. Κατὰ δὲ Ἱπποκράτην δύο φύσεις. Ὁ γὰρ ἀσκίτης καὶ ὁ τυμπανίτης [τῆς αὐτῆς ἰδέας ἐστί. Ἐφ' ἑκατέρα γὰρ παρέγυσις ἐστὶν τῆς ἐξυδαρουμένης τροφῆς εἰς τὸν μεταξὺ τόπον τῶν τε ἐντέρων καὶ τὸ περιτοναίου] ἀλλ' ἐπὶ μὲν τοῦ ἀσκίτου πλεον τὸ ὕδωρ, ἔλαττον δὲ τὸ πνεῦμα. Ἐπὶ δὲ τοῦ τυμπανίτου πλείστον τὸ πνεῦμα, ἔλαττον δὲ τὸ ὑγρόν.</p>
<p><i>Yposarcha vero in omni corpore soluta sunt firmiora membrorum. In aqua<e> natura. Hoc ergo Yppocr(as) insanabilem esse dixit. Vocavit ea leocofleumatia.</i></p>	<p>Ὁ δὲ ὑποσαρκίδιος κατὰ πᾶν ἐστὶ τὸ σῶμα ἀνάλυσιν τῶν στερεῶν σωματῶν εἰς ὕδατος φύσιν. Τοῦτον καὶ Ἱπποκράτης ἀνίατόν φησιν. Καλεῖται δὲ καὶ λευκοφλεγματίας.</p>

⁸ Sur les *Quaestiones medicinales*, voir l'édition de V. ROSE, *Anecdota graeca et graecolatina* II, 1870. Le texte de V. Rose fut complété par H. STADLER (« Neue Bruchstücke »). Voir en complément K.-D. FISCHER, « Beiträge ».

⁹ Le *Liber Passionalis* est un livre de médecine anonyme qui se compose de chapitres choisis, d'origines diverses et assemblés à une date inconnue. On dispose à ce jour de trois manuscrits, l'un de la première moitié du IX^e s. (*Phillipps* 1790, Berlin), les deux autres du X^e s. (*St Gall* 751) et de la fin du XI^e s. (*Rouen* 1407) respectivement. En réalité, seul le manuscrit de Saint Gall est assez complet pour servir de base à l'édition. Voir K.-D. FISCHER, « Dr Monk's medical digest ».

¹⁰ E. ISSEL, *Quaestiones sextinae et galenianaes*.

<p><i>Causa autem omnibus ydropicis sicut erasistritus dixit inflatione epatis aut splenis prolongat(ur) in scirosin conversa. Impediante ciborum digestionem in visceribus per totum corpus in aqua conversum transmittitur.</i></p>	<p>Αίτια δὲ παντὸς ὑδέρου, ὡς μὲν Ἐρασίστρατός φησιν, φλεγμονὴ ἥπατος, ἢ σπληνὸς χροισθεῖσα καὶ σκιρρωθεῖσα. Ἐμποδίζουσα γὰρ τῆς τροφῆς τὴν ἐν τοῖς σπλάγχνοις τούτοις κατεργασίαν τε καὶ ἀνάδοσιν εἰς πᾶν τὸ σῶμα ἐξυδαρεῖ αὐτήν,</p>
<p><i>Si autem sine inflatione est. Infrigidat enim in venis sanguis et ibidem contimpaniatur et ydropicum facit replens venas in utero pleno.</i></p>	<p>[καταψυχθεῖσα δὲ παρεργεῖται μεταξὺ ἐντέρων καὶ περιτοναίου. Κατὰ δὲ Ἱπποκράτην καὶ αὐτὴ μὲν ἀνίατος.] εἰ δὲ καὶ ἄνευ φλεγμονῆς γινόμενον ὕδρον, μάλιστα τὸν ὑποσαρκίδιον, τοῦ ἐμφύτου θερμοῦ καταψυχομένου καὶ οὐκ ἔτι κρατοῦντος τὴν ἐν τοῖς ἀγγείοις τροφήν, διὸ καταψυχομένου τὸ αἷμα ἐξυδαροῦται καὶ παραρρεῖ διὰ τῶν φλεβῶν, ὡς ἐκ τῶν ἀσκῶν τὸ ἔλαιον διαπηδήσει.</p>
<p><i>Curantur duorum ydropicorum ex malagmatibus dessicativis aut medicaminibus qui urinam provocant aut catarticum ypiliton.</i></p>	<p><i>Introductio s. med., Petit p. 57 (= K. 747):</i> (...) Ἰασις δὲ τῶν δύο ἐτέρων ὑδρώπων, ἢ διὰ μαλαγμάτων ἀναξηραίνοντων, ἢ διὰ φαρμάκων διουρητικῶν, ἢ διὰ καθαρτικῶν ὑπηλάτων.</p>

La comparaison entre le grec et le latin nous semble parler d'elle-même, malgré les quelques passages grecs sans symétrique dans le texte latin, qui peuvent s'expliquer par omission, volontaire ou non, de la part du compilateur de langue latine.

En ce qui concerne les *Quaestiones medicinales*, nous reprenons le texte de Rose complété par Stadler :

<p>1. Quaest. Med. Rose, p. 247, 22 : <i>apud quosdam partim disciplina est, partim conjectura.</i></p>	<p><i>Introduction</i> Petit p. 9 (= K. 684) : Τινὲς τῶν λογικῶν (...) ὑπέλαβον τὸ μὲν τι ἐπιστημονικὸν ἔχειν τὴν ἰατρικὴν (...), τὸ δὲ στοχαστικὸν (...).</p>
---	---

<p>2. Rose, p. 248, 17 : <i>doctrinae autem principium est naturam corporis cognoscere. Natura autem corporis principium est rationalis medicinae... impossibile est enim, cum non primum didiceris quae secus naturam, vel quae contra naturam fiunt intellegere.</i></p>	<p><i>Intr.</i> p. 3 (= K. 677) : ἀρχὴ τοῦ ἐν ἰατρικῇ λόγου ἡ φύσις πρῶτον· ἀπὸ γὰρ τοῦ φυσιολογεῖν ἄρχονται οἱ δογματικοί, ἐπειδὴ ἐκ τῶν κατὰ φύσιν καὶ τὰ παρὰ φύσιν δύνανται εἰδέναι, ἄνευ δὲ τοῦ γινῶναι τὸ κατὰ φύσιν, τὸ παρὰ τοῦτο ἔχον οὐχ οἷόν τε ἐπίστασθαι.</p>
<p>3. Rose, p. 253, 20 : <i>et plus definitionibus quidem utuntur dogmatici, descriptionibus vero empirici.</i></p>	<p><i>Intr.</i> p. 10 (= K. 686) : ‘Ὅροις μὲν ἐχρήσαντο οἱ λογικοί· ὑπογραφαῖς δὲ οἱ ἐμπειρικοί’</p>
<p>4. Stadler, p. 365, 27 : <i>Quot cossutiones habet hominis testa? quinque; vocatur enim illa, quae super frontem est † bregma, stephano id est corona, quae in occipitio est, obolia, id est recta; quae vero retrorsum in occipitio est supra cervicem, lapdoitis; nam quae circa utraque tempora sunt, dicuntur crotafiae vel leppidoides.</i></p>	<p><i>Intr.</i> p. 36 (= K. 720) : Ῥαφαὶ δὲ εὐρίσκονται ἐπὶ τῶν πλείστων πέντε, στεφανιαία ἢ διὰ τοῦ βρέγματος, ὀβολιαία ἢ διὰ κορυφῆς, λαμβδοειδῆς ἢ διὰ ἰνίου, κροταφιαῖα δύο, καθ’ ἑκάτερον κρόταφον μία.</p>
<p>5. Stadler, p. 366, 15 : ...<i>ea pars, qua capilli colliguntur, vertex.</i></p>	<p><i>Intr.</i> p. 21 (= K. 700) : Κορυφή, ἀφ’ ἧς καὶ δοκεῖ ἄρχεσθαι ἡ ἔκφυσις τῶν τριχῶν</p>

Le texte latin est en général plus condensé que le texte grec (exemple 1) : il y a une tendance certaine à résumer, à simplifier le contenu. De ce fait, le parallélisme n'étant pas absolument rigoureux, on ne peut en effet prouver que l'*Introduction* soit la source directe du manuel latin. Mais l'exemple qui nous incite le plus à mettre les deux ouvrages en relation directe est le quatrième du précédent tableau : la liste latine des sutures du crâne comporte la transcription d'un nom grec qui ne se trouve que dans l'*Introduction*, l'adjectif κροταφιαῖα « traduit » par *crotafiae*. Issel ne relève pas ce fait, et préfère mettre l'accent sur la coexistence dans le texte latin des adjectifs *crotafiae* et *leppidoides*, le second ne se trouvant pas dans l'*Introduction*. Il lui paraît plus prudent de considérer que les deux ouvrages eurent une source commune. En fait, il est selon nous fort possible que *leppidoides* ait été simplement ajouté comme glose pour faciliter la compréhension, étant donné qu'il s'agit du terme le

plus courant (en grec λεπιδοειδεῖς ῥαφαί, chez Rufus et Galien notamment¹¹) pour désigner ces sutures. De même, l'adjectif *oboliea* qui rend le grec ὀβολιαία est complété par l'expression *id est recta*, qui n'est pas seulement une de ces gloses qui accompagnent souvent la simple transcription du grec (dont se contentent souvent les traducteurs latins de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Age) : *recta* traduit aussi le grec εὐθεία, autre nom¹² plus courant de la suture ὀβολιαία. Le latin paraît donc faire un effort d'explicitation en superposant aux noms plus rares des noms plus courants. Or, l'adjectif κροταφιαῖαι appliqué aux sutures est un *hapax* en grec ; cette singularité nous amène à considérer comme possible que l'*Introduction* soit une des sources directes des *Quaestiones medicinales*.

Aux correspondances relevées par Issel, on peut ajouter un autre passage figurant dans le texte de Stadler (p. 367) à propos des noms des parties de l'oreille : parmi les termes techniques employés par Pseudo-Galien figure le ξυστήρ, repris dans les *Quaestiones medicinales* sous la forme *exystre*, alors qu'il ne figure pas chez Galien. Mais dans ce dernier cas, l'ordre descriptif des deux textes est différent.

Doit-on estimer que nous avons conservé des traductions ponctuelles, limitées à certains passages de l'*Introductio sive medicus*, ou bien les lambeaux de ce qui fut une traduction complète ? La question n'a pas pour l'heure de solution évidente. Au vu de l'extension du texte concerné par ces bribes dans l'*Introductio sive medicus* (K. 677-797, soit presque l'intégralité du texte), il ne paraît pas déraisonnable de penser qu'un texte complet a circulé en traduction latine. Mais on ne peut en donner de preuve. Ce qui importe à présent est de savoir quelle peut être l'importance de cette traduction, quelle que soit sa forme d'origine, dans l'histoire du texte de l'*Introductio sive Medicus*.

La traduction latine ancienne dans le stemma de l'Introd. s. med. :

Disons-le tout net, la traduction latine ancienne est un témoin capital de l'*Introductio sive medicus* du Pseudo-Galien, car il s'agit de l'état le plus ancien du texte, le plus ancien manuscrit grec étant daté du XIIe s. Les manuscrits grecs, au nombre d'une quarantaine, se répartissent en deux familles ; pour la première (que nous appelons A), nous avons conservé le prototype, un manuscrit du Vatican daté du

¹¹ Rufus d'Ephèse, *De ossibus*, III, 6 ; *De corporis humani appellationibus*, 133, 4. Galien, *De ossibus ad tirones*, K. 742-744 = Garofalo 47-49 ; *De methodo medendi*, K. X, 452. Les sutures du crâne, nous dit Rufus, n'avaient pas de nom dans la médecine ancienne ; ce sont des médecins égyptiens parlant mal le grec (φαυλῶς ἐλλειζόντων) qui ont introduit la nomenclature des sutures.

¹² Cf. Galien, *De ossibus ad tirones*, K. II, 742 = Garofalo p. 47.

XIIe s., tandis que pour la seconde (B), tous les manuscrits sont du quinzième siècle et davantage. En ce qui concerne la tradition indirecte, on dispose d'une traduction latine anonyme du XIVe s., dont le modèle grec est perdu, mais appartenait probablement à l'une des deux familles, la famille B (il était donc postérieur à l'archétype des mss. grecs) et de deux traductions de la Renaissance : la première est un complément important pour la connaissance du subarchétype de la famille B, mais elle est tronquée (ch. I-X), les secondes, étant fondées sur l'Aldine ou des *recentiores* de la famille A, n'ont pas d'intérêt pour l'établissement du texte. L'existence d'une traduction arabe, malgré les indications données par F. Sezgin¹³, serait encore à démontrer. Pour l'instant, on n'en a pas trouvé de trace concrète. Si donc la fourchette donnée pour la date de la traduction latine ancienne est exacte, il s'agit – de loin – du témoin le plus ancien du traité. Pour être plus précis, et c'est le plus important¹⁴, on peut même affirmer que la traduction contenue dans l'*Augiens*. CXX est antérieure à l'archétype des manuscrits grecs puisqu'elle donne parfois un texte plus complet ou meilleur que les témoins des deux familles des manuscrits grecs. Voilà pourquoi il s'agit d'un témoin irremplaçable – en toute rigueur, n'étaient les divergences et remaniements dont il sera question plus loin, la traduction latine ancienne mériterait de figurer dans la tradition directe et non pas indirecte.

Nous proposons donc de montrer, au moyen de quelques exemples, dans quelle mesure la traduction latine ancienne des ch. XVI-XX est précieuse pour l'édition du texte grec.

CONTRIBUTIONS ÉVIDENTES DE LA TRADUCTION LATINE ANCIENNE (= VET. LAT.) À L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE (= CAS OU LE TEXTE DE VET. LAT. EST SUPÉRIEUR À CELUI DES MANUSCRITS GRECS) :

Omissions de l'archétype des manuscrits grecs non reproduites dans vet. lat.

Le premier cas, le plus spectaculaire, provient du chapitre sur les maladies des yeux. Dès 1903, M. Wellmann¹⁵, dans l'une des très rares études consacrées à

¹³ F. SEZGIN, *Geschichte*, III, p. 139 et Nachtr. I, p. 408. L'examen de l'un des manuscrits mentionnés par Sezgin s'est avéré décevant.

¹⁴ Voir l'analyse globale de J. Jouanna sur l'intérêt des traductions latines anciennes pour l'édition d'Hippocrate. L'important n'est pas tant la date de la traduction que sa place dans le stemma.

¹⁵ M. WELLMANN, « Demosthenes' Περὶ ὀφθαλμῶν ».

L'*Introductio sive Medicus*, avait remarqué, en comparant les définitions d'affections oculaires conservées dans le texte pseudo-galénique (ch. XVI = K. 767-777), chez Aetius (*Iatrica*, VII) et dans l'anonyme intitulé Περὶ ὀφθαλμῶν édité par Puschmann¹⁶, un parallélisme évident qui montrait le recours à une source commune, en l'occurrence le Περὶ ὀφθαλμῶν de Démosthène Philalèthe ; or, la comparaison faisait apparaître une anomalie dans l'*Introductio sive Medicus*, puisque le texte grec omet le nom d'une maladie (*psorophthalmie*) et la définition d'une autre (*xéropthalmie*). Wellmann attribua ce défaut (qui s'explique facilement par un saut du même au même sur ὅταν) à une inconséquence de l'obscur compilateur qui rédigea, selon lui, l'*Introductio sive medicus*¹⁷ ; en réalité, l'état de la traduction latine ancienne montre que, au moment où celle-ci fut effectuée, le texte grec était complet. L'omission a été commise en grec plus tard, entre la traduction du texte en latin à la fin de l'Antiquité et le XIIe s. (âge du plus ancien témoin grec – mais l'archétype a des chances d'être antérieur à la translittération). Il convient donc de restituer le complément donné par la traduction latine (transcr. Fischer) :

Introd. sive med. ch. XVI. p. 73, 13 - 74, 1 Petit (= K. XIV, 769) :

Ξηροφθαλμία δέ ἐστιν, <quando siccat oculus sine aliqua reuma. Vel lacrimum presencia et puritum et cum silencium sensus doloris : Sorothalmia autem> ὅταν οἱ κανθοὶ ἐλκώδεις καὶ τραχύτεροι καὶ κνησμώδεις εἰσὶ καὶ τὰ βλέφαρα ἐρυθρὰ καὶ δάκρυον ἀλμυρὸν ἢ νιτρῶδες διαστάζει. Σκληροφθαλμία δέ ἐστιν, ὅταν τὰ βλέφαρα σκληρότερα ἢ καὶ αὐτὸς ὁ ὀφθαλμὸς δυσκίνητος καὶ ἐνερευθής.

Les choses ne sont pas toujours aussi simples et j'aborderai dans la suite des cas où le texte en apparence plus complet donné par la version latine est en fait probablement contaminé par d'autres sources que l'*Introductio sive medicus*.

Il arrive également que la version latine ait seule le bon texte contre la totalité des manuscrits grecs ; ainsi la consultation de la traduction latine ancienne donne-t-elle parfois raison aux éditeurs de l'Aldine dans les endroits où ils ont corrigé le texte des manuscrits. On peut alors dire que, comme dans le cas de l'omission par saut du même au même du ch. XVI, la traduction latine est le seul témoin à retenir. Ainsi :

¹⁶ TH. PUSCHMANN, *Berliner Studien*, V, 134.

¹⁷ M. WELLMANN, « Demosthenes' Περὶ ὀφθαλμῶν », p. 563 : « Demnach haben wir eine Textlücke zu constatieren, die in dem Abirren des Schreibers ihre Erklärung findet ».

- p. 72, 16 (K. 768) le rétablissement de ἀνθράκωσις, omis dans tous les manuscrits grecs mais présent dans la traduction latine (sous la forme *antraucosis*), dans le sommaire initial du chapitre XVI (cette restitution paraissait justifiée, en dehors de toute connaissance de la traduction latine ancienne, par le fait qu’une définition de la maladie est donnée dans le développement).
- p. 75, 5 (K. 771) : παχέα edd. [*pinguis* vet. lat.] : τραχέα codd. (faute d’onziale dans l’archétype des mss grecs).

La tradition manuscrite est très homogène dans la dernière partie du traité, homogénéité qui masque parfois, on l’a vu, des failles dans le texte ; la comparaison des manuscrits ne suffit pas, dans le cas de l’*Introductio sive Medicus*, à établir un texte satisfaisant. Néanmoins, dans les cas de divergence entre les deux familles de manuscrits, il arrive que la traduction latine ancienne confirme la lecture de l’une ou de l’autre branche de la tradition directe. Autrement dit, la version latine offre alors le bon texte en accord avec l’une des deux branches et permet de conforter les choix d’édition qui s’imposent. Pour des raisons pratiques, nous nous contentons de fournir les lemmes de l’apparat, sans le texte.

Exemples d’accord de V (*Vaticanus* gr. 1845, s. XII) et vet. lat. contre u (consensus codicum USRT):

- p. 74, 10 (K. 770) : παχύτερα V [*pinguia* vet. lat.] : τραχύτερα u (faute d’onziale dans le subarchétype de la famille B)
- p. 75, 5 (K. 771) : πώροις V [*lapidibus* vet. lat.] : πόροις u
- p. 76, 2 (K. 772) : ἀρξάμενος V [*incipiens* vet. lat.] : ἀψάμενος u

Exemple d’accord de u et vet. lat. contre V :

- p. 74, 14 (K. 770) : νεοσύστατα u [*recentiva* vet. lat.] : ἀκροσύστατα V ἀχρούστατα Chartier

Encore une fois, il est clair que la traduction latine ancienne est antérieure à l’archétype des manuscrits grecs et que l’on ne saurait la rattacher à l’une des deux branches de la tradition grecque plutôt qu’à l’autre.

La traduction a beau être un témoin capital, le texte latin est endommagé par de multiples fautes ; celles-ci peuvent être des fautes de copie, mais d’autres remontent sans doute à la traduction elle-même et nous paraissent dues assez souvent à la rareté de certains termes techniques grecs. Pour les fautes de copie (certaines ont déjà été repérées par De Moulin), on peut relever la confusion *tempore/corpore* et de multiples erreurs sur des troncatures ; quant aux fautes de traduction, le nom des λειπόδερμοι,

par exemple, a donné lieu à une erreur d'interprétation due à la confusion du premier terme du composé λείπω (faire défaut) avec le mot λίπος (graisse). Il s'agit d'une fausse étymologie que l'on peut imputer à la rareté extrême du terme technique grec : on le trouve chez Soranos, Paul d'Égine, chez Galien aussi, mais simplement dans une énumération. De même, le mot κατακλείδες a été mal traduit par *lateris ossum* (côte) ; c'est bien l'un des sens possibles de ce mot rare et polysémique (la première côte), mais dans l'*Introductio sive medicus* il s'agit de l'acromion (et même de la partie antérieure de celui-ci¹⁸). On peut en revanche se demander si la substitution de *colobomata* par *condilomata* est une erreur du même genre, ou bien un simple accident dû à la copie.

Il demeure une série de passages dont le lien avec le grec ne va pas de soi. Malgré l'intérêt évident des parties de la traduction latine qui traduisent le grec à la lettre, l'existence de sections interpolées ou remaniées invite à traiter l'ensemble du texte latin avec prudence.

Cas problématiques et réécriture en langue latine

Comme on a essayé de le faire sentir un peu plus haut, l'adéquation de la traduction latine au texte grec est loin d'être parfaite et constante, et bien que dans beaucoup de cas le recours à cette traduction soit indispensable, dans d'autres cas tout aussi nombreux, on est obligé de constater que le grec et le latin sont divergents, voire carrément contradictoires. Il faut donc essayer de décrire et d'interpréter autant que possible ces écarts entre les deux textes.

La première différence frappante dans l'ensemble du texte concerné est l'abondance de passages tout bonnement absents de la traduction latine. S'agit-il d'omissions involontaires, dues aux étapes de la transmission du texte latin ? Ou bien faut-il y voir un ensemble de suppressions effectuées sciemment par le « traducteur », dans le but d'adapter le texte aux besoins de son public ? Les deux hypothèses ne s'excluent pas. Des sauts du même au même ont pu se produire lors de la copie du texte latin ; dans d'autres cas, il est probable que la suppression est volontaire, lorsqu'une phrase grecque peut sembler superflue : c'est peut-être le cas lorsque Pseudo-Galien introduit un complément doxographique, qui n'est bien sûr pas d'une utilité pratique immédiate. Ainsi lorsque, à propos du traitement chirurgical des fistules, Pseudo-Galien ajoute la précision suivante : « cette méthode a été consignée en premier chez Hippocrate », on remarque que cette précision a disparu dans le texte

¹⁸ Cf. Pseudo-Galien, pp. 23, 37 et 91-92 (K. 703, 722 et 792).

latin¹⁹. L'important n'est pas de connaître l'histoire de la technique de suppression des fistules, mais d'avoir des informations pratiques directement utilisables. En tout cas, il est extrêmement délicat de proposer une analyse globale de ces pertes du grec au latin.

La deuxième différence est de nature opposée : il s'agit de l'addition de passages absents du texte grec. Deux présentent une certaine longueur et consistent en deux séries de définitions de maladies, la première sur les maladies de la peau, la seconde sur les hernies du scrotum :

De Moulin p. 55-57 : *Camerosis est vero sicut arcifectura, apechama vero est sicut est sonus ex plaga constitutus, diastasis apercio in capite junccionum eis. Ydrocefalum est infantibus ex nascentia aqua in capite. Acore sunt in capite, pitiriadis vero humorum pessimorum conpaulatio et salsum humorem sicut furfures. Meliceris et in omnem corpus et in capite nascitur : fabomellis similis, pingue humore et dulcens eiciens et sanguinem et flegma tenuata. Alteroma tumor in se detinens humorem paulatim sicut farina in quibus et capilli vel diversa inveniuntur. Alopecia est ubi salsus humor invenerit et capillos incidit et alie invarii exinde creverint extra natura similes vulpi capillos faciens. Ofisen similitudinem colobri faciens. Malatrosis raros capillos efficiens, alvicionem ostendens.*

De Moulin p. 59-61 : *Ista omnia ernie sunt et in viris contingunt. Enterocile est stintinarum ruptio per unam partem testiculi descendente ad inguine. Cyrsocile est vena sicut colobrosa venas. Sarcocile est tertia plenia carnia, id est plena carnis. Isteatocile adipis in ernia habens. Hydrocile ernia est aqua plena.*

Il n'est pas absolument impossible, en théorie, qu'il s'agisse d'omissions du grec, remontant à une époque postérieure à la réalisation de la traduction, à l'instar du cas étudié plus haut ; néanmoins, l'examen de leur situation dans l'économie du texte rend cette hypothèse improbable. Notre analyse tend à y déceler en l'occurrence des développements exogènes, insérés par le traducteur-adaptateur pour compléter l'information contenue dans l'*Introductio sive medicus*. Il est parfois possible d'opérer des rapprochements avec d'autres textes médicaux conservés, parfois non. Les sources possibles de ces deux passages sont donc difficiles à identifier : la rareté des définitions de hernies invite tout de même à regarder du côté du *De medicina* de Celse et de la *Synopsis* de Léon²⁰.

¹⁹ Ce phénomène ne serait pas isolé dans les textes de cette époque et de cette nature ; pour d'autres cas, voir notamment les études mentionnées note 3 de A.-M. Urso et M. E. Vázquez Buján. Voir aussi les exemples de telles suppressions volontaires relevées par D. Langslow dans sa communication sur la traduction latine d'Alexandre de Tralles.

²⁰ Celse, *De medicina*, VII, 18 ; Léon, *Synopsis*, VI, 15.

Dans les deux cas, il s'agit, plus que de définitions proprement dites, de gloses latines à des termes grecs, destinées à expliciter des emprunts qui pouvaient paraître obscurs aux lecteurs de langue latine.

L'autre point commun des deux passages est de figurer dans une partie du texte (constituée par les ch. XVII et XVIII) où l'on a en grec une simple énumération de noms de maladies ou d'affections ; en réalité, il s'agit en grec d'une espèce de sommaire qui annonce (en partie) les traitements chirurgicaux exposés dans les ch. XIX-XX. Les définitions insérées dans la traduction latine n'ont absolument aucun écho ni aucun symétrique dans le texte grec au sein de ces énumérations ; s'il y avait eu d'autres définitions dans ces ch. XVII-XVIII, on aurait pu penser que celles qui nous occupent ici avaient été perdues en grec, mais ce n'est pas le cas ; les deux séries forment comme deux îlots dans le texte. Il faut donc sans doute considérer qu'elles proviennent d'une autre source et sont destinées au lectorat d'un médecin de langue latine, qui a besoin d'une information plus précise que celle donnée par sa source principale, à savoir la chirurgie des derniers chapitres de l'*Introductio sive medicus*. Les noms (grecs) des affections étaient probablement difficiles à comprendre pour des gens ne sachant pas le grec et le traducteur a inséré des définitions proprement latines destinées à rendre le texte plus intelligible.

Fait analogue : à une moindre échelle, et d'une manière plus diffuse, on note l'insertion assez fréquente de gloses destinées à expliciter les mots grecs (gloses non exemptes d'erreurs, on en a eu un aperçu plus haut) : nous en donnons quelques exemples en indiquant en gras l'étendue de la glose :

*In articulum autem ganglia nascuntur **quod est contraccio nervorum rotunda***
(Intro. p. 81 = K. 778 : περὶ δὲ καρποῦς γαγγλία).

*In inguina autem bobones **qui latine inguen vocatur*** (p. 82 = K. 779 : περὶ δὲ βουβῶνας βουβῶνες ἀπλοῖ).

L'existence de nombreuses gloses de ce type rend d'autant plus probable que les deux séries de définitions données plus haut soient également des additions propres au traducteur et non des omissions dans l'archétype des manuscrits grecs.

On constate aussi ici et là l'addition ponctuelle de précisions absentes du texte pseudo-galénique (à moins qu'il n'y ait là encore une omission en grec ? le cas suivant nous paraît indécidable) : ainsi pour le prolapsus de la matrice, dont la cause n'est pas précisée en grec, alors qu'elle l'est en latin :

*Fit autem et matricis proptosis in foris eis exitus **per nimia generatione sive inflatione*** (p. 82 = K. 780 γίνεται δὲ καὶ μήτρας ὅλης πρόπτωσης εἰς τὰ ἔκτος).

D'autres passages donnent à penser que le grec a servi de prétexte à l'écriture d'un développement autonome en latin, avec sa syntaxe et son contenu propres, indépendants du texte d'origine. Autrement dit, le texte a été non seulement abrégé et complété, mais aussi remodelé, récrit.

On a ainsi l'impression de lire en latin un texte différent du grec, par exemple en ce qui concerne le traitement des varices :

<p><i>Introd. sive med.</i> p. 90, 10-15 (= K. XIV, 790)</p> <p>Τοὺς δὲ ἐν τοῖς σκέλεσι κισσοῦς πρῶτον ἔξωθεν ἐπισημηνάμενοι δι' ὅλου ἐγχαράξουσιν, εἶτα κλίναντες, ἐξ ἐπιπολῆς λαβόμενοι τοῦ δέρματος, αὐτὸ πρῶτον διαιροῦμεν, εἶτα ἀγκίστρῳ ἐπισπῶμενοι τὸν κισσὸν διαδέομεν καὶ μετὰ πάσας τὰς διαιρέσεις τοῦτο ποιήσαντες, ἢ κισσουκῶ ἐξαιροῦμεν διακόπτοντες τὰ ἄκρα, ἢ διπυρήνῳ διαλαβόντες λίνῳ διὰ τῆς κοιλίας τοῦ κισσοῦ κατ' ἀναστροφὴν ἐξέλλομεν.</p>	<p>Vet. lat. (De Moulin, p. 73)</p> <p><i>As suras autem cirsi vocantur sicut colobri vene quod foras videntur. Ponentes autem aegrium, tenemus acorium super venas positum. Deinde angistrum ad nos producimus venam et simili modo dimittentes digiti latitudinem, per duo loca ligamus spacum, hoc facientes in omnem venam ipsam.</i></p>
--	---

Cela n'est pas tout à fait vrai dans la mesure où le latin présente sans doute des omissions (volontaires ou non). En tout cas, le texte est abrégé et se démarque en outre du grec en ajoutant la définition des varices (dont le nom grec est simplement transcrit, *cirsi*). Le latin est aussi, en un sens, plus clair que le grec dans la mesure où il ajoute, par exemple, le complément d'objet *aegrium* (*sic*), là où l'accumulation de participes en grec laisse le lecteur incertain du sens à leur donner ; or, c'est bien un complément d'objet du type τὸν καμνόντα que l'on doit sous-entendre pour que le grec soit intelligible. Les deux textes paraissent se compléter l'un l'autre. On pourrait faire des observations similaires au sujet du traitement des *colobomas*.

Dans d'autres cas encore, il est évident qu'une substitution pure et simple a été effectuée. Ainsi la luxation de la hanche, réputée incurable chez Pseudo-Galien (contre toute la tradition médicale antique), donne-t-elle lieu à un développement thérapeutique dans la version latine :

<p>Intro. p. 95 :</p> <p>Μηροῦ δὲ ἢ πρὸς τὰ ἰσ- χία κεφαλὴ ἢ ἔσωθεν εἰς τὸ περιτόναιον ἐκπίπτει²¹, ἢ ἔξωθεν εἰς τὸ ἀντικεί- μενον, ὀπίσω τε εἰς γλου- τὸν καὶ ἔμπροσθεν εἰς βου- βῶνα. Ἀνιάται δὲ τέσσαρες διαφοραί.</p>	<p>Vet. lat. (Aug. CXX, f. 101v-102r = De Moulin, p. 79) :</p> <p><i>Femoris fractura²² in labore²³ redientes intro vel exversoma habentes exiens ossum. Cum sanias in foras venientis, <u>retro inponere linteola rotunda et inguine et sic extendentem genuas et frequentius infundere in broche. Ille autem malesunt fracture femorum in foris : ambulare non dimittunt nec torque rependem. Minus est etiam in intro et bene conponitur quod inante nullatenus propter ambulandi racionem quia passum extendere non dimittent, multi enim eas iterato confragunt.</u></i></p>	<p>Celse, <i>De medicina</i>, VIII, 20 :</p> <p><i>Femur in omnes quattuor partes promovetur, saepis- sime in interiorem, deinde in exteriorem, raro admodum in priorem aut posteriorem. (...)</i> <i>Nervis extensis, si in priorem partem os venit, <u>rotundum aliquid super inguen ponendum, subitoque super id genu adducendum est</u></i></p>
---	---	---

Ici on peut soupçonner l'influence de Celse, mais sans certitude absolue : nous proposons tout de même dans le tableau précédent un rapprochement avec le *De medicina*.

Enfin, signe tangible d'un remaniement du texte – lié à un passage déjà évoqué plus haut sur les hernies : le texte latin comporte quelques indications métatextuelles absentes du grec. Il s'agit d'un renvoi ajouté par le traducteur ou adaptateur à une insertion de son cru sur les hernies du scrotum : *ut praediximus et nunc curarum eorum dicimus* (ces mots précèdent le traitement des hernies, *Introductio sive medicus* p. 88 K. 788). La logique des additions apparaît ici clairement et s'insère sans aucun doute, nous semble-t-il, dans un projet de réécriture ou tout au moins d'adaptation du texte d'origine.

²¹ ἐκπίπτει conjectit Fischer : ἐμπίπτει codd.

²² Il faut sans doute comprendre *fractura* au sens de « luxation » dans ce contexte.

²³ D. DE MOULIN, *De heelkunde*, p. 79, propose de lire *in labro*.

Nous terminerons sur un cas douteux ou mixte. Dans le cas du traitement des fistules borgnes, on semble avoir en latin un texte plus long que le grec, qui est obscur, ou plus exactement, d'une concision excessive :

<p><i>Introd. sive med.</i> p. 90, 5-9 (= K. XIV, 790). Ἐπὶ δὲ τῶν μὴ συντετραμμένων τῷ ὄξει τῆς μηλωτίδος διαπερᾶν ἅπαντα τὰ ὑγιῆ σώματα. <u>Εἰσὶ δὲ οἱ</u> <u>ἀντὶ τοῦ ἀνακείρειν, ἢ περιαιρεῖν τὰ</u> <u>μεταξὺ τῶν συντηρήσεων,</u> λίνον βύσσινον συνεστραμμένον ἐν ἄκρῳ τῆς μηλωτίδος ἔχον τὰ διηρημένα, τοῦτῳ ἀποσφίγγοντες τὰ μεταξὺ σώματα, ἐκάστης ἡμέρας περιτεί- ναντες τὰ ῥάμματα, διακόπτουσι τὴν μεταξύτητα καὶ ἐκτυλῶσαντες τῇ Αἴγυπτίᾳ ἐπουλοῦσιν.</p>	<p>vet. lat. (De Moulin p. 71) <i>Illis vero qui non cavernum foras habent,</i> <i>de acuto melotide fige et exaperi eam et sic</i> <i>simili modo linum in dipperinum pertusum</i> <i>contortum mitte et ipsum dipperinum per</i> <i>fistulam ipsam mitte et de alia manu caput</i> <i>eius inante torque et linum per fistula eice et</i> <i>constringe vehementius et dimitte ligaturam</i> <i>ipsam et sic fistulam ipsam spacus incide</i> <i>et medicaminibus quibus cludere possit</i> <i>operari.</i></p>
---	--

La répétition du terme *mitte* (auquel il faut ajouter *dimitte*), avec la présence entre les deux occurrences du mot d'une portion de phrase absente du texte grec, donne à penser que nous sommes en présence d'un cas parallèle à celui des maladies des yeux : un saut du même au même en grec. Cependant, le latin est ici difficile à comprendre littéralement (du moins dans l'édition de De Moulin). De plus, au lieu d'être calquée sur le grec, la syntaxe latine s'écarte ici du style habituel de Pseudo-Galien : le latin donne tous les verbes à l'impératif, tandis que le grec évoque certains médecins à la troisième personne du pluriel, dans une phrase introduite par un groupe de mots absents de la « traduction » latine. On a donc sans doute un texte plus complet dans la traduction latine, mais il est possible qu'il emprunte à une autre source et l'on ne peut donc pas reconstituer un texte grec plus satisfaisant à partir de la version latine. L'emploi de verbes à l'impératif en latin au lieu d'un autre mode en grec (la première personne du pluriel de l'indicatif, par exemple) est assez fréquent jusqu'à la fin du texte²⁴. Il est donc clair qu'une main « latine » a récrit la fin du traité.

A-t-on affaire à des modifications dues au traducteur lui-même ou bien faut-il postuler un intervenant postérieur à celui-ci, qui aurait adapté une traduction préexistante ? Il faut probablement pencher pour la seconde solution ; le fait qu'une traduction a servi de substrat à l'élaboration d'un texte nouveau est évident : la

²⁴ D. DE MOULIN, *De heelkunde*, p. 79 : *fac exaperiri*.

traduction est repérable à de multiples passages décalquant purement et simplement le texte grec. L'importance des écarts constatés entre grec et latin (syntaxe, contenu, ...) est à mettre au compte d'un médecin contemporain ou ultérieur qui a utilisé les parties du texte qui l'intéressaient et récrit les passages qui n'étaient pas adaptés à son projet ou à son public. Quel que soit le nom que l'on donne à ce type de texte, « traduction libre », « adaptation », « réécriture », il convient de remarquer que le texte latin final a une certaine autonomie par rapport à son modèle grec. Il convient enfin de distinguer au moins deux parties dans le texte : si les chapitres de thérapeutique (ch. XIX-XX) et les sommaires qui les précèdent (ch. XVII-XVIII) ont été clairement remaniés, le chapitre XVI sur les maladies des yeux paraît vierge de modifications flagrantes. En ce cas, on peut supposer que l'intervenant ultérieur, quelle que soit la date de son intervention, n'était intéressé que par la chirurgie.

Du point de vue de l'histoire de la médecine, l'existence, et même l'extension longtemps insoupçonnée de la traduction ancienne de l'*Introduction* mettent en lumière le rôle des textes pseudo-galéniques au Moyen Age, souvent retenus pour leur intérêt pratique, au détriment des grands textes de Galien. Ceci n'est pas nouveau, puisqu'on n'a gardé que peu de traductions aussi anciennes du corpus galénique authentique ; mais il est intéressant de constater que l'*Introductio sive medicus* a été appréciée comme livre destiné aux profanes (étudiants et autres) en Occident dès la fin de l'Antiquité²⁵, à côté de textes d'autres auteurs. Bien sûr, l'utilité pratique immédiate de ce type de traité contraste avec les commentaires savants suscités par les textes authentiques de Galien dans l'école de Ravenne.

La qualité médiocre du texte conservé dans l'*Augiensis* CXX ne permet pas toujours d'identifier précisément le modèle grec que le traducteur a pu suivre : la traduction latine est parfois si obscure, qu'elle n'est d'aucun secours en face du texte grec, lui-même d'une excessive concision dans sa dernière partie. Pourtant, elle permet en plusieurs endroits, mieux que tout autre témoin de la tradition, ou bien d'amender le texte des manuscrits grecs, ou bien de choisir la bonne leçon entre celles qui sont fournies par les deux familles. Elle permet même d'apprécier l'intelligence de certaines conjectures qui apparaissent dans l'Aldine, lorsqu'elle est seule à avoir conservé le bon texte.

Les divergences assez nombreuses et importantes entre la traduction latine et son modèle grec nous montrent, d'un autre côté, que nous avons affaire à bien plus qu'une traduction au sens strict ; la manière dont l'*Introductio sive medicus* a été adaptée dans le milieu latin confirme les études qui ont été menées jusqu'à présent sur les textes « tardoantiques » latins : au lieu de traduire toujours à la lettre le modèle grec, l'auteur latin (qu'il soit le traducteur ou non) dispose du texte en fonction

²⁵ L'*Introductio sive medicus* jouit encore d'un certain succès comme manuel à la Renaissance.

du public qu'il s'est choisi. Il supprime ce qui est superflu, ajoute ce qui manque, remplace ce qui est faux ou déplacé, résume ce qui est trop long, toujours du point de vue des lecteurs de son temps. Comme Mustio résume et réécrit Soranos, au prix de multiples simplifications, pour un public de sages-femmes, de même l'auteur de la traduction de l'*Introductio sive medicus*, ou plus vraisemblablement un utilisateur plus tardif de celle-ci, coupe les passages qui lui paraissent inutiles dans la chirurgie, ajoute les définitions de maladies qui s'imposent, remplace les traitements marginaux par d'autres plus reconnus ou plus courants. Les procédés de réécriture discernables dans la traduction latine ancienne de l'*Introductio sive medicus* montrent donc, en dernière analyse, que celle-ci emprunte à un ensemble de sources plus large que le seul modèle grec, sources qui restent encore en grande partie à déterminer. Le milieu dans lequel ce texte a été écrit demeure lui aussi malheureusement inconnu²⁶. La question de savoir par qui et pour qui l'*Introductio sive medicus* du Pseudo-Galien a été traduit et utilisé n'en est que plus aiguë.

BIBLIOGRAPHIE

- A. BECCARIA, *I codici di medicina del periodo presalernitano*, Roma 1956.
- D. DE MOULIN, *De heilkunde in de vroege middeleeuwen*, Leiden 1964, pp. 53-82.
- M.F. DRABKIN, *Select pages from medieval medical manuscripts*, BHM 11 (1942).
- A. FERRACES RODRÍGUEZ, « Una fuente desconocida del *De herbis femininis*, la antigua traducción del *De plantis duodecim signis et septem planetis subjectis* atribuido a Tésalo de Tralles », *Latomus* 64 (2005), 153-168.
- K.-D. FISCHER, « Dr Monk's medical digest », *Social history of medicine*, 13.2 (2000), 239-251.
- « Beiträge zu den pseudosoranischen *Quaestiones medicinales* », in: K.-D. Fischer/D. Nickel/P. Potter (ed.), *Text and tradition. Studies in ancient medicine and its transmission presented to Jutta Kollesch*, Leiden 1998, pp. 1-54.
- « Der *Liber medicinalis* des Pseudo-Demokritos », in: M.E. Vázquez Buján (ed.), *Tradición e innovación de la medicina latina de la Antigüedad y de la Alta Edad Media. Actas del*

²⁶ Il est possible que l'*Introductio sive medicus* ait été écrit à Alexandrie, à cause de la fréquence des allusions à l'Égypte tout au long du texte ; il est également possible que cette vive présence du pays d'Égypte et de la médecine alexandrine soit due à une élaboration artificielle, à partir de motifs égyptiens connus. L'auteur de cette *εἰσαγωγή* est tout aussi difficile à situer dans le temps que dans l'espace ; tout au plus peut-on se risquer à le considérer comme un contemporain de Galien (voir notre thèse mentionnée note 1).

- IV Coloquio Internacional sobre los « textos médicos latinos antiguos » (Santiago de Compostela, 1992)*, Santiago de Compostela 1994, pp. 45-56.
- J. HEEG, *Pseudodemokritische Studien*, in : *Abhandlungen der kgl. Preuss. Akademie der Wissenschaften*, Berlin, phil.-histor. Klasse, 1913.
- E. ISSEL, *Quaestiones sextinae et galenianae*, Dissertation, Marburg 1917.
- R. JOLY, « Les versions latines du régime pseudo-hippocratique », *Scriptorium* 29 (1975), 3-32.
- J. JOUANNA, « Remarques sur la valeur relative des traductions latines pour l'édition des textes hippocratiques », in: G. Sabbah (ed.), *Le latin médical. La constitution d'un langage scientifique. Réalités et langages de la médecine dans le monde romain (Actes du 3^e colloque international sur les textes médicaux latins, Saint-Étienne 11-13/09/1989)*, Saint-Étienne 1991, pp. 11-26.
- J. KOLLESCH, « Zum Fortleben der pseudogalenischen Definitiones Medicae in der Medizin des lateinischen Mittelalters », *Beiträge zur Geschichte der Universität Erfurt*, Heft 14 (1968-1969), 55-59.
- D.R. LANGSLOW, *Medical Latin in the Roman Empire*, Oxford University Press 2000.
- « Die lateinische Übersetzung der *Therapeutika* des Alexander von Tralles. Bemerkungen zur Textüberlieferung und zum Wortschatz », in: S. Sconocchia and F. Cavalli (edd.), *Testi medici latini antichi: Le parole della medicina: lessico e storia* (Proceedings of the 7th International Conference on Ancient Latin Medical Texts, Trieste, 11-13. 10. 01), Bologna 2004, pp. 177-92.
- « Linguistic 'highs' and 'lows' in late Latin medical texts : *L. utique* and the dangers of generalizing », in: S. Kiss/L. Mondin/G. Salvi (edd.), *Festschrift József Herman*, Budapest 2004, pp. 309-21.
- E.A. LOWE, *The Beneventan Script : a History of the South Italian Minuscule*, 2^e éd., Rome 1980.
- L.C. MACKINNEY, « Medical Ethics and Etiquette in the Early Middle Ages », *Bulletin of the History of Medicine*, 26 (1952).
- C. MAGDELAINE, « La *translatio antiqua* des Aphorismes d'Hippocrate », in: A. Garzya/J. Jouanna (ed.), *I Testi medici greci. Tradizione e ecdotica. Atti del III Convegno Internazionale, Napoli, 15-18 ottobre 1997*, Napoli 1999, pp. 349-361.
- I. MAZZINI/N. PALMIERI, « L'école médicale de Ravenne : programmes et méthodes d'enseignements, langue, hommes », in: Ph. Mudry/ J. Pigeaud (edd.), *Les écoles médicales à Rome. Actes du II Colloque international sur les textes médicaux latins antiques (Lausanne, sept. 1986)*, Genève 1991, pp. 285-310.
- I. MAZZINI, « De observantia ciborum. Un'antica traduzione latina del Peri diaïtes pseudoippocratico (L. II) (editio princeps) », *Romanobarbarica* 2 (1977), 287-357.

- *De observantia ciborum. Traduzione tardoantica del Peri diaítes pseudoippocratico (L. II)*, Roma 1984.
- H. MOERLAND, « Celsus und die lateinischen Oribasiusübersetzungen », *SO* 4 (1926), 68-71.
- *Die lateinischen Oribasiusübersetzungen*, Oslo 1932 (et recension – critique – de Niedermann, *Gnomon* 9 (1933), 607-610).
- « Theodorus Priscianus im lateinischen Oribasius », *SO* 29 (1952), 79-91.
- N. PALMIERI, « Survivance d'une lecture alexandrine de l'*Ars medica* en latin et en arabe », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age* 60 (1993), 59-61.
- V. ROSE, *Anecdota graeca et graeco-latina*, I-II, Berlin 1864-1870.
- F. SEZGIN, *Geschichte des arabischen Schrifttums*, III, Leiden 1970, et Nachtr. I (1974).
- H.E. SIGERIST, *Studien und Texte zur frühmittelalterlichen Rezeptliteratur*, Leipzig 1923.
- H. STADLER, « Neue Bruchstücke der Quaestiones medicinales des Pseudo-Soranus », *Archiv für lateinische Lexicographie* 14 (1906), 361-367.
- K. SUDHOFF, « Die pseudohippokratische Krankheitsprognostik nach dem Auftreten von Hautausschlägen », *Archiv für Geschichte der Medizin* 9 (1915-16).
- A.M. URSO, « Procedimenti di riscrittura nei *Gynaecia* di Mustione », in: A. Pigeaud/J. Pigeaud (edd.), *Les textes médicaux latins comme littérature (Actes du 6^e colloque international sur les textes médicaux latins, Nantes, 1-3/09/1998)*, Nantes 2000, pp. 297-315.
- « Riscrittura di Sorano nel mondo latino tardoantico. Il caso dei *Gynaecia* », in: I. Garofalo/A. Roselli (edd.), *Galenismo e medicina tardoantica. Fonti greche, latine e arabe (Atti del Seminario Internazionale di Siena, Certosa di Pontignano, 9-10/09/2002)*, Napoli 2003, pp. 161-202.
- M.E. VÁZQUEZ BUJÁN, *El De mulierum affectibus del Corpus hippocraticum. Estudio y edición crítica de la antigua traducción latina*, Universidad de Santiago de Compostela, 1986.
- « Compréhension, traduction, adaptation. De Caelius Aurelianus aux traductions littérales du VI^e siècle », in: G. Sabbah (ed.), *Le latin médical. La constitution d'un langage scientifique. Réalités et langages de la médecine dans le monde romain (Actes du 3^e colloque international sur les textes médicaux latins, Saint-Étienne 11-13/09/1989)*, Saint-Étienne 1991, pp. 87-97.
- « Problemas generales de las antiguas traducciones medicas latinas », *Studi medievali*, XXV (1984) 641-680.
- M. WELLMANN, « Demosthenes' Περί ὀφθαλμῶν », *Hermes* 38 (1903), 546-566.
- J. WENZ, *Quaestiones grammaticae ad vetustam translationem libri Hippocratis qui inscribitur Peri aéron hydáton tópon pertinentes*, Dissertation, Marburg 1935.